

Le Néolithique, aube de la crise écologique ?

Par Thibaut Sardier -27 février 2019 dans Libération

Avec la diffusion de l'agriculture et l'apparition des Etats, la fin de la Préhistoire a longtemps été perçue comme le début des progrès de l'humanité. Mais, à l'heure du réchauffement climatique, se dessine un portrait plus nuancé de cette période marquée par de grands défrichements et la naissance des inégalités.

Le Néolithique, ce n'est pas qu'une histoire de cailloux. Certes, le mot signifie «pierre récente» (*Homo sapiens* sait alors la polir), par opposition à la simple pierre taillée du Paléolithique. «Le terme n'est pas très funky», confirme l'archéologue Jean-Paul Demoule, spécialiste de cette période qui débute vers 9 500 ans avant notre ère. Il ne rend pas non plus justice aux nombreuses transformations de la période. «*Tout le monde connaît les hommes préhistoriques et les Gaulois, mais personne ne connaît les 10 000 ans qui se trouvent entre les deux et qui ont tout changé*», explique Demoule, qui pèse ses mots : dans le monde entier, les chasseurs-cueilleurs se sédentarisent peu à peu. La domestication de plantes et d'animaux s'amplifie, l'agriculture se diffuse. Conséquence : la population augmente, les villes et les Etats naissent puis se développent, l'écriture permet de les administrer, des chefs apparaissent, les sociétés deviennent plus inégalitaires, les guerres se font plus nombreuses... Bref, l'humanité telle que nous la connaissons trouve là une bonne partie de ses fondamentaux, pour le meilleur et pour le pire. Si le meilleur a longtemps été privilégié - l'agriculture marquant le début d'un progrès infini de l'humanité -, philosophes, historiens ou géographes opèrent désormais une relecture un peu moins flatteuse, en écho avec notre présent, le changement climatique, les risques écologiques et la crise démocratique...

«Nature-culture»

Car c'est surtout avec les enjeux écologiques que résonne aujourd'hui cette période clé de la Préhistoire, puisque le progrès agricole a conduit au défrichement de la forêt et à la sélection d'espèces animales et végétales. Dans *Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité* (Payot), le journaliste spécialisé Laurent Testot décrit une période où la croissance démographique se fait au prix de dégradations systémiques de l'environnement. Le biologiste Stéphane Durand, directeur de la collection «Mondes sauvages» chez Actes Sud, y voit un prélude aux destructions contemporaines des écosystèmes : «*Paradoxalement, il est possible que le début du Néolithique ait favorisé la biodiversité car l'apparition de milieux ouverts a pu attirer des animaux. Le problème, c'est qu'ensuite on est allé de plus en plus vite, de plus en plus grand, à un rythme devenant insoutenable pour la plupart des espèces.*» A ses yeux, le Néolithique importe moins pour les premières destructions qui s'y produisent que pour le changement qui s'opère dans l'esprit d'*Homo sapiens* : «*C'est le début de la séparation nature-culture, d'une mise à distance des nuisibles, des mauvaises herbes, des carnivores prédateurs. C'est l'émergence d'une pensée excluante des êtres vivants non domestiques et non humains*», explique-t-il.

L'argument conduit des chercheurs à faire du Néolithique le point de départ de l'anthropocène, l'ère géologique actuelle où l'humain influence les grands cycles géologiques et climatiques. Ils s'appuient sur le constat que les activités humaines auraient alors évité à la planète la période de refroidissement qu'elle aurait dû connaître si seules les dynamiques «normales» du système planétaire avaient joué. Mais M.Lussault pointe les limites de cette hypothèse d'un anthropocène précoce : «*Certes, les actions humaines ont eu des effets systémiques, d'échelle globale. Mais il paraît douteux que les humains aient alors eu conscience de l'effet global de leur action.*» Il estime que cette ère géologique commence vraiment lorsque le terme d'anthropocène, utilisé pour la première fois par Paul Crutzen dans les années 2000, devient un sujet de préoccupation majeure, signe que la prise de conscience est actée...

Mais pas question évidemment de revenir au Néolithique, qui fait plutôt figure de point de comparaison que les humains du XXI^e siècle ont un peu perdu de vue. Dans son livre *20 000 Ans ou la grande histoire de la nature* (Actes Sud, 2018), Stéphane Durand s'emploie à nous rafraîchir la mémoire en décrivant la richesse de la flore et de la faune de France avant que les humains ne s'y attaquent... et avec laquelle on peut renouer : «*On peut retrouver certaines abondances, certaines fonctionnalités des écosystèmes. Par exemple, plutôt que les détruire et les canaliser, il faut laisser les forêts et les rivières faire leur travail car elles stockent le carbone de l'atmosphère, régulent la circulation des sédiments... sans compter les bénéfices en matière d'écotourisme*», plaide l'auteur. Vaste programme pour tâcher de sauver le petit rocher qui nous sert de planète. Encore une histoire de caillou.

